

## "FILOSOFIA TRADITIONAL DOS CABINDAS" LA CONTRIBUTION PORTUGAISE À LA CONNAISSANCE DE LA PENSÉE AFRICAINE.

**Jürgen Hengelbrock**

Les premiers Européens qui s'installèrent en Afrique Noire et les derniers à partir, c'étaient les Portugais. Pour beaucoup d'entre eux, nés là-bas où leurs parents vivaient depuis longtemps, L'Angola ou le Mozambique sont toujours leur patrie. Ils en gardent un souvenir vif et une familiarité extraordinaire avec le monde africain traditionnel. Aussi le naturel portugais est-il disposé plutôt à jeter un regard curieux et accueillant sur l'autre, sur l'étranger, au lieu de porter un jugement ou de tenir à la supériorité présumée de leur propre civilisation.

En visite au Nord du Portugal, je fus présenté à Monsieur José Carlos Oliveira, commerçant et licencié en sciences africaines qui possédait non loin de sa splendide résidence une seconde villa pleine de livres, de photographies, de films, de documents historiques et d'objets d'art qu'il avait réunis depuis sa jeunesse et qu'il avait réussi à sauver au moment de son départ précipité de sa patrie angolaise. Cette villa devrait être un lieu de pèlerinage pour ceux qui s'intéressent à l'histoire et aux cultures africaines.

On me lui avait présenté comme un spécialiste de la philosophie africaine, et à un moment de notre conversation il fut très surpris: "Vous ne connaissez pas Carlos Estermann?"<sup>1</sup> – J'ai dû avouer mon ignorance complète quant à cet auteur et des œuvres portugaises sur la pensée africaine traditionnelle en général. Evidemment, c'est la barrière linguistique qui a empêché l'entrée de ces auteurs dans le petit monde de ceux qui se lancent dans la recherche d'une philosophie africaine. J'ai quitté M. d'Oliveira après bien des heures, chargé de kilos de copies qu'on avait tirées des livres épuisés sur la sagesse et les savoirs africains.

Une première lecture m'a convaincu qu'il est urgent de présenter à un public intéressé ces œuvres portugaises sur la pensée africaine, en soulignant surtout les différences de style et de mode d'accès par rapport aux publications anglophones et francophones.

Dans un article forcément court, cela ne peut se faire que de façon exemplaire. – Or parmi les livres que j'ai pu feuilleter chez M. Oliveira, il y en avait un qui attirait mon attention en premier lieu à cause de son titre: "Filosofia tradicional dos Cabindas", de *José Martins Vaz*, avec une préface de de Carlos Estermann qui était son confrère (2 vol., 792 et 384 p., parus en 1969 et 1970 à Lisbonne).

Les Cabinda habitent le Sud du Congo et le Nord de l'Angola. Comme partout en Afrique traditionnelle, il n'existe pas non plus chez eux de philosophie sous forme de système élaboré, M. Vaz est donc allé chercher leur pensée traditionnelle, comme de coutume, dans les proverbes, les contes et les

devinettes populaires, mais il travaille aussi un autre champ, peu familier cette fois-ci: *les couvercles des marmites des Cabindas!* – Logiquement il donne à son oeuvre un sous-titre qui précise sa démarche: "La philosophie traditionnelle des Cabindas repérée dans leurs couvercles de marmites, proverbes, devinettes, fables".

Ma présentation se limite au premier volume, sans doute le plus intéressant, qui porte sur les couvercles. Je résume d'abord l'introduction de Martins Vaz où il explique ses choix et ses méthodes d'accès à la pensée africaine. J'ajoute quelques remarques complémentaires de la préface de Carlos Estermann. Dans une troisième partie je présenterai un petit choix de dessins de couvercles avec les proverbes correspondants, avant de dresser un bilan provisoire.<sup>2</sup>

Quel est l'intérêt des couvercles des marmites? Écoutons M. Vaz:

*"Qui ne connaît pas les couvercles qui couvrent les marmites et les casseroles de nos cuisines? Depuis des temps immémoriaux les Cabindas se servent de marmites de ton et ignorent celles de métal.*

*Comme couvercle ils utilisaient de vrais disques de ton ou de bois, au début probablement sans quelque ornement. Puis, pour faciliter le maniement, ils commencèrent à les fabriquer avec une parure saillante. Avec le temps d'autres arabesques furent ajoutées selon le goût de l'artisan et de son inspiration momentanée. Ainsi sont nés les couvercles des Cabindas, ornés de vraies collections de figures de personnes, d'objets et d'animaux, sculptés en haut-relief dans le couvercle même. Voici l'explication de l'apparition des couvercles et de leur usage 'naturel'.*

*Nous pouvons dire qu'ils sont hors d'usage depuis environ 60-80 ans. Seuls quelques vieillards les lisent et les comprennent, les gardant soigneusement comme liens qui les lient au bons vieux temps de leur jeunesse et ils les tiennent en grande estime parce qu'ils étaient fabriqués pour eux ou légués par leurs ancêtres.*

*Or, ces 'poupées animées' devaient avoir une signification. Elles l'avaient en fait, riche de beauté et de symbolisme. Comme toute l'humanité, les Cabindas avaient leurs idées à exprimer, leurs conseils à donner, leurs disputes et leurs querelles à régler, surtout entre époux. Parfois il était difficile de parler à haute voix, vu le caractère épineux de l'affaire. Puis il y avait un certain danger, puisqu'un mot amène l'autre.*

*N'ayant pas de signes graphiques pour pouvoir exprimer devant les autres les douleurs intimes, convaincus que souvent les mots ne suffisent pas 'parce que le vent les enlève', désirant que le 'sermon' reste présent pendant quelque temps dans l'esprit des délinquants, en face de toutes ces difficultés ils ont trouvé une manière simple, charmante, poétique d'arriver à leurs fins: communiquer par la représentation d'images humaines, d'animaux ou de simples objets naturelles, qui contenaient en elles-mêmes tous les sujets sur lesquels ils voudraient s'exprimer par rapport à leurs proches. Ainsi la plupart du temps, pour parler*

*des vices humains, ils faisaient les animaux et les choses dialoguer entre eux, comme les fables antiques.*

*De cette manière les couvercles ... recevaient comme ornement d'autres figures jusqu'à ce qu'ils finissent par déborder de "poupées animées" représentant le drame de la vie, devenant parfois des acteurs humains.*

*En fait les couvercles étaient des lettres envoyées des uns aux autres: de la famille au fils et à la fille avant ou après le mariage pour leur rappeler certains principes de base de leur nouvelle vie d'époux; mais dans la majorité des cas ils étaient échangés entre époux.*

*En effet, c'étaient des lettres. En elles, les objets sculptés se substituaient à la personne voulant exprimer ses tracasseries et à la personne concernée.*

*Était-il besoin de parler d'une certaine affaire? On cherchait un vieil avocat indigène qui représentait l'autorité ancestrale. Une fois payé, il écoutait la plainte et sculptait dans le couvercle toute la pensée à transmettre.*

*L'offre était faite au moment le plus propice. Si la femme avait à offrir un couvercle à son mari, elle lui apportait à l'heure du repas la marmite avec le repas, fermée par ce couvercle. Le mari savait déjà qu'il recevrait une lettre de la femme. Si c'était le tour du mari, il gardait après le repas le vieux couvercle de la marmite pour lui substituer le nouveau. Quelques moments plus tard l'épouse arrivait pour chercher la vaisselle et recevait sur la marmite la carte du mari. La famille arrangeait une visite chez les enfants et lassait cette offre bien symbolique.*

*La personne considérée chercha à déchiffrer le message. Si elle n'arrivait pas, elle recourait aux avocats mentionnés et finit par savoir tout ce que son interlocuteur tenait à lui transmettre. De cette manière si particulière on se donnait des avis jugés opportuns, des réprimandes nécessaires, les 'ultimatums' matrimoniaux que les circonstances exigeaient.*

*A ceux qui savent lire et examiner les couvercles avec des yeux à voir<sup>3</sup>, l'étude en question donne beaucoup de leçons:*

- *l'art indigène, joli dans sa réalisation, malgré les ustensiles rudimentaires;*
- *le réalisme psychologique et parfois comique des figures allant des traces sculptées à leur expression et leurs gestes;*
- *les proverbes que chaque figure représente sont une vraie richesse ethnographique. Les paroles disent déjà beaucoup, mais le sens qui leur est attribué est une source pure de poésie et d'ethnographie;*
- *un authentique compendium doctrinal de réelle valeur. Nous rencontrons beaucoup de lois tribales codifiées, les mœurs et les coutumes de l'époque, la religion, leurs pratiques superstitieuses, l'idée de la vie et de ses difficultés; enfin la philosophie traditionnelle de ces gens."<sup>4</sup>*

Il est nécessaire de compléter cet exposé aussi vif que précis par quelques renseignements supplémentaires: Peu importe s'il s'agit d'un objet fabriqué (p. ex d'un cruchon de ton), d'un fruit, d'un animal ou d'une poupée à visage humain, chaque figure sculptée dans le couvercle renvoie à un proverbe précis qui

exprime une idée, un appel moral ou une réprobation concrète ou générale. Parfois, il y a un rapport figuratif évident entre l'objet sculpté (le "signifiant") et le message transmis (le "signifié") comme dans le cas de l'oiseau capturé se libérant d'une chaîne; cet objet transmet l'avertissement de l'épouse de s'évader du foyer si le mari continue à la maltraiter.<sup>5</sup> Mais la plupart du temps ce rapport est faible et plutôt "conventionnel"<sup>6</sup>, par exemple dans le cas d'une coquille spiralée; elle s'appelle "zinga" (en langue cabinda) ce qui veut dire aussi "vivre". La forme spiralée, tortueuse insinue en même l'idée de difficulté. Ainsi cette coquille veut dire: la vie implique beaucoup de difficultés; il faut les assumer; et elle renvoie au proverbe suivant: "Vivre avec les grands, vivre avec les sorciers. La vie des femmes c'est vivre d'un matin à l'autre".<sup>7</sup>

Or, comme dans une langue (parlée ou écrite) les différents mots font partie intégrante d'une phrase qui transmet un sens ou un message, les différents objets sculptés sur un couvercle forment un ensemble structuré de "signifiants" porteur d'un sens ou d'un message.

Écoutons le commentaire de Carlos Estermann: "*Nous savons qu'il existe dans différentes parties d'Afrique une transmission de messages courts et stéréotypés par l'utilisation de sons - conforme à l'oscillation et à la séquence des signes auditifs - produits par le tambour. Dans le cas présent, il ne s'agit pas de signes émis par membranes. Nous sommes en présence de signes visuels, exprès, à la base de figures gravées en bois qui veulent dire quelque chose: ils constituent les éléments d'une transmission d'idées. ... Un tel art semble se rapprocher de l'écriture idéographique des chinois et aussi des hiéroglyphes des égyptiens. On pourrait l'appeler pictographie au sens large du terme. ... Avant tout il faut se rendre compte que pour accorder le signifiant et le signifié ou - dans un langage plus simple - pour tirer un sens des figures sculptées dans les couvercles 'parlants' il faut procéder avec beaucoup d'art et avec grande sagesse et connaître parfaitement la relation existante entre les figures et les proverbes dont le peuple possédait un trésor très varié.*"<sup>8</sup>

C. Estermann dit que cette pratique d'échanges de couvercles s'est perdue "il y a peu près 70 ans",<sup>9</sup> c'est-à-dire avant le début du 20<sup>ème</sup> siècle. Il félicite M. Vaz de ce travail immense de recueil et d'interprétation que celui-ci avait effectué pendant les années cinquante en collaboration avec les vieux sages des Cabinda et qui n'a pu paraître qu'en 1969.

Ces couvercles paraissent de haute importance *ethnographique* parce qu'ils sont des témoins authentiques, inchangés quant à leur matière signifiante, d'une tradition qui existait déjà *avant* la colonisation (ayant disparu avec elle) et qui s'enracine donc dans la sagesse séculaire de ces peuples qui n'avaient pas encore subi les revers du nouvel ordre (colonial).

Or quel en est l'intérêt *philosophique*? Les couvercles "parlants" témoignent d'une vision claire, consciente et sans illusion de l'homme et du monde<sup>10</sup>: L'homme n'est pas simple, il est un être conflictuel; le destin nous envoie souvent des coups durs. Pour faire face à la vie, il faut à la fois une sagesse

stoïcienne et un grand amour de l'autre, car celui qui ne donne pas et ne comprend pas, ne sera pas compris et ne recevra pas.

Tout cela n'est pas bien nouveau (nous nous y reconnaissons) et contredit l'idée d'une "mentalité primitive" et aussi celle du "sauvage heureux". Ces couvercles nous montrent une image très familière de l'homme!

C'est beaucoup plus *la sagesse pratique* d'intervenir dans les conflits et cette *forme spéciale de langage* qui attirent notre intérêt philosophique:

C'est l'oralité qui caractérise les civilisations africaines. S'ils ne se sont pas servi de l'écriture, ce n'est pas parce que ce moyen de communication échappait totalement à leur connaissance. Depuis le neuvième siècle L'Islam a pénétré le continent noir par plusieurs vagues, et les portugais étaient présents comme commerçants sur les côtes dès le treizième siècle. Les peuples noirs ne pouvaient donc pas ignorer complètement l'écriture. Le fait qu'ils ne l'ont pas assimilé s'enracine probablement dans leur tradition de réserver le savoir aux sages, aux hommes et femmes initiés et moralement éprouvés, et dans l'idée qu'il ne faut pas banaliser le savoir et le passer ainsi dans les mains de ceux qui en pourraient faire un mauvais usage.

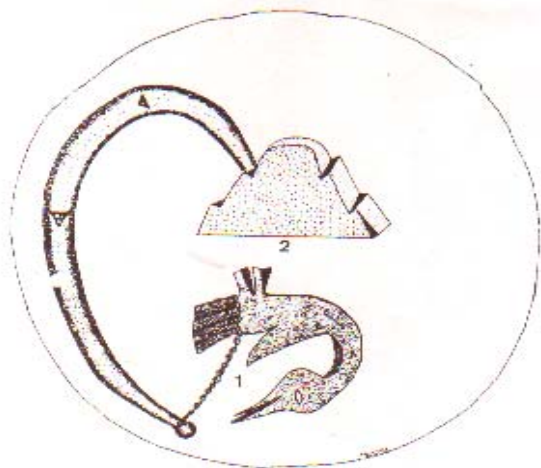
La tradition des Cabindas n'était pas différente. Il semble quand-même que pour eux, dans le cas de conflit au moins, la parole, l'expression purement orale, n'était pas un moyen suffisant ou approprié pour entamer une solution. D'un côté, les paroles sont facilement "emportées par le vent", elles sont fugitives et ne font pas le poids. De l'autre, les paroles peuvent être meurtrières: déchaînées, elles tuent tous les liens affectifs et rendent impossible la réconciliation. Il vaut mieux se servir d'un langage à la fois plus consistant et suggestif, et moins direct et brutal que l'expression verbale. L'expression figurative correspond à cette double exigence. Tandis que le signe acoustique s'envole, le signe figuratif reste (visible aux yeux); en même temps les figures sculptées, immobiles, mignonnes, sont libres de toute agressivité et, renvoyant chacune à un proverbe, transmettent un message indirect, donc plus discret, et faisant plus de poids puisqu'il y a une autorité morale séculière liée aux proverbes. Ainsi naquit l'art habile d'un langage qui se sert de figures comme signes conventionnels, chacun chargé d'une signification riche et lourde dont la composition sur un couvercle crée l'équivalent des phrases de la communication par la parole.

En voici quelques exemples. L'interprétation ("sens" et explication") des couvercles et des proverbes est celle des vieux Cabindas que M. Vaz dit avoir recueillie auprès d'eux.

## COUVERCLES OFFERTS PAR LA FAMILLE AU FILS

N° 1

*Figures:* 1) Oiseau piégé  
2) ornement simple, sans signification spéciale.

*Proverbe:*

"Pris au piège (dit le chasseur).

Seule ma queue fut prise" (dit l'oiseau; et c'est pourquoi, quand je veux, je délaisse ma queue et je m'en vais).

*Sens:* Chaque homme, si malheureux qu'il soit, a droit à la liberté.

*Explication:*

Tu dois toujours bien traiter ta femme et non seulement au début du mariage. C'est vrai que tu as payé une dot, mais ne pense pas qu'elle ne tentera pas de se réfugier auprès de sa famille si tu la traites mal.

## COUVERCLES OFFERTS PAR L'HOMME À LA FEMME

N° 70

- Figures:*
- 1) noix de coco
  - 2) un homme avec une hernie
  - 3) fruit Ntumpu-Mvemba



*Proverbes:*

- 1) "Beaucoup de noix de coco sont pleines; beaucoup d'entre elles pourriront aux ordures."
- 2) "La hernie est en train de manger son patron. Mais nous devons prendre le même chemin" (après que la mort aura emporté l'homme, la hernie survivra-t-elle encore?).  
*Sens:* Qui fait le mal, rencontrera le mal.
- 3) "Ce qui arrive à la superficie paraît au grand jour."

*Explications:*

- 1) J'ai pensé avoir épousé une femme très bonne, mais je me suis trompé. Tu me rends la vie dure.
- 2) Mais qui fait le mal, rencontrera le mal. Un jour tu vas souffrir à cause de ce que tu me fais maintenant, et à cause de ton caractère.
- 3) C'est ce que je tiens à te dire.

## COUVERCLES OFFERTS PAR LA FEMME À L'HOMME

N°. 97

*Figure:* Un homme ayant des selles*Proverbe:*

"Qui va à la selle sur le chemin sans en avoir prévenu est sans vergogne".

*Sens:*

Celui qui a perdu le sentiment de la honte n'a plus rien à perdre.

*Explication:*

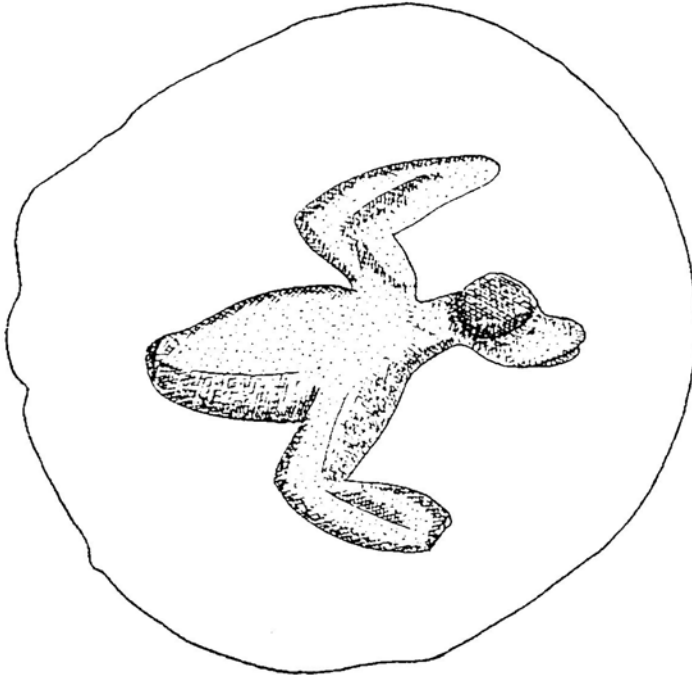
Tu es tellement méchant. Tu me traites si mal que ça ne peut pas être pire. Mais il ne vaut pas la peine de te donner toujours des conseils, ni de me consumer auprès de toi. C'est du temps perdu.



## COUVERCLES OFFERTS PAR UN DES ÉPOUX

N° 272

*Figure:* canard des lacs



*Proverbe:*

"Le canard des lacs bat le tambour de danse comme il bat les ailes sur l'eau. Dieu l'a fait ainsi: battre et rien d'autre."

*Sens:*

Chacun a son propre caractère.

*Explication:*

Je vois que tu as mauvais humour. Je ne sais pas bien pourquoi. Peut-être parce que tu vois que mon tempérament ne s'accorde pas parfaitement au tien. Mais que veux-tu? Chacun a son caractère, il n'y a rien à faire. Je passe quand-même sous silence bien de choses qui me déplaisent puisque je sais bien que chacun a son tempérament et sa manière de voir les choses. Je pense que tu devrais faire la même chose.....

Une telle procédure est certes plus efficace que l'affrontement verbal de chez nous, puisqu'elle ménage les sentiments blessés et évite d'entrer dans un cercle vicieux où une parole dure amène l'autre, plus violente encore, et duquel il n'y a pas d'issue.

On ne peut qu'admirer cette sagesse pratique. Selon les Cabinda, l'action et la réaction de l'homme sont déterminées par son caractère ou son tempérament. L'accrochage direct des tempéraments contraires ne peut que provoquer un choc. Pour l'éviter, il vaut mieux recourir à une intervention médiatrice. Pour les Cabindas, elle est double: la personne outragée s'adresse à un sage ou à une autorité locale (procédure courante dans les sociétés traditionnelles africaines). Mais celui-ci n'intervient pas directement, mais il sculpte ou fait sculpter un couvercle dont les figures ou objets composent un message qui, par les liens aux proverbes, jouit de l'autorité de la sagesse séculaire. Cette communication par double médiation n'est pas signe de manque de franchise, mais d'une très grande prudence et circonspection.

D'un autre biais encore cette stratégie de maîtriser les conflits mérite notre attention: Dans l'affrontement direct de deux personnes, on a tendance à regarder son cas comme unique au monde, l'offense subie comme exceptionnelle, donc comme irréparable. Les objets et figures renvoient aux proverbes qui montrent que le cas unique n'est qu'au fond qu'une affaire qui arrive souvent, un cas "général", pris en considération par la sagesse populaire qui met à la disposition des gens de bonne volonté les moyens de compréhension et les conseils pour le dénouement. Cette pédagogie devrait permettre aux personnes engagées de prendre une certaine distance par rapport à leur conflit en se rendant compte de la dimension humaine universelle de leur cas. Ceci devrait les rendre plus disposés à suivre de bons conseils. – Voilà probablement une des fonctions que les proverbes exercent partout dans le monde.

Pour conclure, il vaut la peine de rapprocher (de façon forcément sommaire) cette présentation de la "philosophie traditionnelle des Cabindas" de celle de Placide Tempels à propos de "la philosophie Bantu"<sup>11</sup>, les deux étant, chacune à sa manière, des travaux de pionniers.

1° Tous les deux étaient religieux, missionnaires, venus apporter aux Africains le message du Christ. Ce qui rapproche les deux auteurs, c'est leur immense respect envers la sagesse, la profondeur intellectuelle et la hauteur morale des peuples noirs. Ce respect leur interdisait de concevoir leur mission comme entreprise de civilisation. Ils avaient compris que les Africains étaient déjà des gens civilisés; et surtout qu'ils n'avaient pas besoin de leçon de morale, leur morale étant plutôt exemplaire pour nous autres, Européens. Or chez P. Tempels il y a une tendance à blâmer indirectement la morale (décadente) des Européens, par exemple lorsqu'il met en relief la rigueur morale ou le respect du mariage chez les Bantu. - M. Vaz s'abstient de toute comparaison, même indirecte. Il termine son introduction par cet aveu: "Il y avait un seul motif qui nous a poussés dans cette recherche difficile: valoriser les gens de Cabinda, donner aux Européens un guide sûr pour décrypter l'âme indigène, pour la mieux connaître, pour l'aimer plus"<sup>12</sup>.

Dans sa ferveur de mettre en relief le haut niveau moral du peuple africain, P. Tempels a peut-être tendance à embellir un peu les choses, à ne montrer que le côté édifiant de leurs mœurs et de leur pratique sociale. En lisant M. Vaz, on se rend compte que les mœurs et la pratique sociale (la division du travail p. ex.) n'était peut-être pas aussi belles.<sup>13</sup> L'étude des couvercles prouve que les mœurs et la pratique sociale africaines donnaient lieu à des conflits nombreux: Les maris qui croyaient avoir droit à maltraiter leurs épouses parce qu'ils avaient payé une dot; les femmes qui devaient à elles seules assumer le dur travail dans les champs; les époux en dispute parce que leurs caractères n'étaient pas en harmonie; la jalousie entre la première et la seconde femme etc. ... La lecture des couvercles (comme celle des proverbes et des fables) prouve que la vie indigène n'était point facile et quel effort ce peuple a dû faire pour résoudre les conflits et ne pas perdre courage.

M. Vaz est surtout sensible à la condition des femmes, déplorable à son avis. (Les nombreux couvercles au sujet de la misère féminine en font preuve.) La femme a la double charge des travaux de la maison et des champs. Pour cette raison le foyer polygame est à l'avantage de l'homme, mais au détriment de la femme: La polygamie "est même une façon de vivre mieux et sans grands soucis. La raison en est le fait que la femme est quasiment la seule ... à travailler dans les champs et à la maison. Plus un homme a de femmes, plus il a de nourriture et de 'servantes' à la maison. Une autre raison en est que pendant la période de grossesse et d'allaitement, c'est-à-dire pendant deux ou trois ans, les rapports conjugaux sont interdits. Aussi les épouses ne s'entendent pas toujours comme il serait souhaitable et souvent l'homme polygame mène une vie pleine de querelles".<sup>14</sup>

Etant célibataire, M. Vaz sous-estime certes les causes de querelles dans le couple monogame; mais il a au moins le mérite de nous offrir un tableau réaliste de la civilisation Cabinda – d'autant plus méritoire que nous avons tendance aujourd'hui à respecter et valoriser trop tout ce qui est "culturel".

2° Pour doter d'une structure son discours sur la philosophie bantu P. Tempels recourt au concept (aristotélien et scolastique) *d'être*. On lui a reproché par la suite d'avoir quasiment "colonialisé" la pensée bantu, en la faisant entrer de force dans des formes de pensée européenne. On ne discutera pas ici le bien-fondé de cette critique. Tout dépend du concept d'être qu'on sous-entend. Pour rendre justice à l'œuvre de Tempels qui a pour but de faire comprendre la pensée bantu aux esprits formés par la philosophie et les langues européennes, il semble nécessaire de sous-entendre un concept purement formel (au sens aristotélien) de l'être, c'est-à-dire: "l'être" est un terme qui permet de faire des énoncés qui se rapportent à tout ce qui est. Tempels se sert donc du terme "être" comme sujet d'un énoncé qui exprime l'intuition fondamentale bantu de la vie et de l'existence toute courte. C'est ainsi qu'il peut dire que, pour les Bantu, "l'être est force vitale". Sur cette base il s'efforce à montrer que les Bantu ont une vision métaphysique des choses (intuitive, certes pas conceptuelle) qui (selon lui) fonde

une conception de l'homme et de la société, une morale, une idée du droit ... . Tout de même on a des doutes si cette démarche de transformer la pensée bantu en système métaphysique ne relève pas trop de la tradition européenne ou néo-scolastique et on n'est pas convaincu que la pensée bantu s'organise forcément de cette façon.

M. Vaz a des ambitions beaucoup plus modestes. Il veut seulement offrir aux Européens "un guide pour lire l'âme native". Plutôt curieux que classificateur, philanthrope avant d'être théologien, sa présentation de la pensée des Cabinda reste plus proche de la vie concrète. Au lieu de structurer son discours par les grands concepts d'une philosophia perennis (Dieu, l'être, l'homme le bien et le mal etc.), il replace les couvercles et les proverbes dans le cadre de vie où ils exerçaient leurs fonctions et acquièrent leur sens plénier; il ne les arrache donc pas de leur "Sitz im Leben" (leur rôle dans la vie) pour employer un terme de l'exégèse biblique contemporaine qui a fait son entrée dans la philosophie:

*"Nous regroupons les couvercles en cinq parties:*

1. *Couvercles offerts par la famille au fils avant et après le mariage.*
2. *Offerts par la famille à la fille avant et après le mariage.*
3. *Offerts à la femme par l'homme.*
4. *Offerts par la femme à l'homme.*
5. *Dans cette partie nous regroupons tous les couvercles dont nous ignorons s'ils étaient offerts par un homme ou une femme."<sup>15</sup>*

Ce regroupement semble plus proche non seulement de la *vie*, mais aussi de la *pensée* africaine. Sans nier sa dimension métaphysique il faut reconnaître que cette pensée est avant tout d'orientation *pratique, sagesse soucieuse de la vie*.

A partir de cela il se pose un problème méthodologique: est-il légitime d'extraire un proverbe, un propos quelconque de son contexte d'orientation pratique pour en tirer une idée métaphysique? Si par exemple le couvercle N° 765 renvoie au proverbe: "le canard des lacs bat le tambour de danse comme il bat les ailes sur l'eau, Dieu l'a fait ainsi", est-il légitime de l'interpréter au sens d'un déterminisme Schopenhauerienne - en disant: voilà, il y a aussi une philosophie déterministe en Afrique? L'interprétation de M. Vaz qui situe le proverbe dans le contexte pratique semble plus prudente. - Cherchant dans les traditions africaines des éléments d'une philosophie autochtone, il faut être très soucieux pour éviter toute confusion des genres!

Encore une fois, l'ambition de M. Vaz n'est pas là. Son travail invite à une rencontre humaine, et non pas à une compétition d'idées. - Si on compare ce travail avec bon nombre d'études d'auteurs africains et européens qui s'efforcent de valoriser la philosophie africaine, on se demande s'il n'y a souvent pas trop d'esprit de compétition chez les derniers, soucieux de prouver que les Africains ne sont pas moins philosophes que les Européens, que telle ou telle idée (du temps, de l'homme, du bien) vaut autant ou plus que celle des philosophies européennes. Cet esprit compétitif risque d'entraver une rencontre authentique et sans préjugés.

3° Si on passe en vue les couvercles et les proverbes, on a l'impression de pessimisme et d'accablement. Mais il faut situer ces proverbes dans leur contexte pratique. Quand on est heureux on a moins besoin de proverbes, on préfère danser. Là où il y a un proverbe, il y a un problème.

La lecture affligeant des couvercles contraste fort avec le récit où l'auteur décrit des rencontres avec Les Cabindas: "Dans les villages à l'intérieur du pays nous étions reçus comme amis. Ils organisaient des "sessions" à notre honneur: Les enfants chantaient, dansaient et rivalisaient à résoudre les devinettes. Les adultes prenaient part à la narration chantante et animée des fables".<sup>16</sup>

Les deux témoignages (celui des couvercles et celui de M. Vaz) semblent également fiables. Ils font preuve de l'ambivalence profonde où se résume toute expérience humaine. En elle nous reconnaissons l'homme cabinda non pas comme l'autre ou l'étranger, mais comme mais notre semblable.

---

## Notes

- <sup>1</sup> Né en 1896 à Illfurt (Alsace), Karl Estermann entra dans l'ordre du Saint Esprit et fût ordonné prêtre en 1922. De 1924 jusqu'à sa mort en 1976 il vivait en Angola comme missionnaire et ethnologue. Il publia entre autres une "Ethnographie du Sud-Ouest de l'Angola", 3 vol, 1956-61.
- <sup>2</sup> L'auteur cite toujours les propos ou proverbes traditionnels en langue Cabinda pour en donner ensuite une traduction en langue portugaise. Je supprimerai la version Cabinda aussi peu accessible au lecteur présumé qu'à moi-même et je présenterai une traduction du texte portugais.
- <sup>3</sup> L'auteur fait allusion à un texte biblique; cf. Matth. 13, 16
- <sup>4</sup> op. cit. p. 27-30.
- <sup>5</sup> Voir plus bas couvercle 1, p. 11.
- <sup>6</sup> au sens de la terminologie de Ferdinand de Saussure
- <sup>7</sup> cf. Op. cit. p. 61s.
- <sup>8</sup> op. cit. préface, p. 12
- <sup>9</sup> ibd. P. 13
- <sup>10</sup> voir plus bas les exemples p. 10-15!
- <sup>11</sup> Elisabethville 1945
- <sup>12</sup> op. cit. p. 32
- <sup>13</sup> On a certes le droit à généraliser dans les deux sens. La civilisation bantu doit avoir été assez proche de celle des Cabindas.
- <sup>14</sup> Op. cit. P. 40 Dans sa préface, C. Estermann remarque que dans l'interprétation des couvercles M. Vaz ne prend pas note des conflits du foyer polygame. En revanche il ne voit pas d'un si mauvais œil l'institution de la polygamie même: "La situation que l'homme ajoute d'autres femmes à la première est chose naturelle qui, en tant que tel ne peut pas être cause d'offense pour l'épouse légitime" (ibd. p. 15).
- <sup>15</sup> op. Cit. P. 31.
- <sup>16</sup> op. cit. P. 9